HAL
open science

Variabilité du langage et productivité lexicale. Problèmes et propositions méthodologiques

Christophe Gérard

To cite this version:

Christophe Gérard. Variabilité du langage et productivité lexicale. Problèmes et propositions méthodologiques. Neologica : revue internationale de la néologie, 2018, pp.23-45. 10.15122/isbn.978-2-406-08196-8.p.0023 . halshs-02164093

HAL Id: halshs-02164093

https://shs.hal.science/halshs-02164093

Submitted on 26 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Variabilité du langage et productivité lexicale : problèmes et propositions méthodologiques

Christophe Gérard
Université de Strasbourg

Paru dans *Neologica : revue internationale de la néologie*,
Paris, Garnier, 2018, p. 23-45.

Malgré les avancées réalisées depuis une vingtaine d'années, l'étude de la productivité lexicale demeure épineuse en raison de difficultés définitionnelles, mais pas seulement. Ainsi, alors que les mesures de productivité d'affixes (ou de procédés de création) intègrent aujourd'hui d'emblée la variation générée par les *dimensions du discours* (domaine, registre, genre, style(s), type de texte, auteur, etc.), l'utilisation de ces dernières apparaît aujourd'hui constituer une pierre d'achoppement de la méthodologie.

Nous le montrerons en discutant ce problème pour chacun des cinq domaines du langage où varie la productivité, la variabilité constitutive du langage s'exprimant non seulement au plus haut et au plus bas niveau,

> At the highest level, linguistic variation is realized as different languages (e.g., Korean, French, Swahili). At the lowest level, linguistic variation is realized as the differences between one speaker compared to another speaker, or as the differences between two texts produced by the same speaker (Biber/Conrad 2009 : 4).

mais aussi au niveau médian du discours. Précisément, une fois mis en garde contre le mésusage méthodologique des dites dimensions, nous traiterons in fine de la *variation discursive* pour argumenter la primauté du *genre discursif* parmi les dimensions du discours, alors même que le genre s'avère largement négligé par les études de productivité.

Chemin faisant plusieurs concepts descriptifs, utiles à préciser les rapports entre productivité et variation, seront exposés : *tradition discursive*, *champ générique*, *style collectif* et *régime néologique* des genres.

1. **Connaissance confuse de la productivité lexicale**

Notoirement, la compréhension de la *productivité* reste indistincte, car la généricité de ce terme est de nature à multiplier les définitions (Dal 2003 : 2), ce qui obscurcit ses contours conceptuels. Du reste, la valeur même du terme apparaît problématique, certains allant jusqu'à souligner la nécessité « de bannir […] le terme piégé de productivité. » (Aliquot-Suengas 2003 : 54), en défense d'une plus grande clarté terminologique.

En fait, la compréhension de la productivité change en fonction du point de vue qui s'en saisit. Il serait banal de le rappeler si n'étaient ici non seulement concernés l'*approche théorique* adoptée[1], mais aussi, au niveau épistémologique le plus général, la *conception du langage* endossée par le linguiste. Ainsi, ten Hacken et Panocová (2013) montrent que la conception générativiste défendue par Chomsky (1999) rend inabordables certains aspects de la productivité. De plus, la conception du langage contraint également le choix des données

[1] Comme le montrent ten Hacken et Panocová (2013) en contrastant les approches théoriques de Corbin (1987) et Štekauer (1998).

empiriques (infra 2.1.), l'alternative étant le dictionnaire (e.g. Bauer 2001, Štekauer 1998) ou le corpus (e.g. Baayen 2001).

Mais la nature des *observables* ne fait pas non plus consensus. En effet, la productivité ne s'applique-t-elle qu'aux affixes ? Bien que la majorité des travaux examine la productivité de *formes* (affixes, mais aussi structures syntaxiques[2]), d'autres d'études décrivent néanmoins la productivité de *procédés* néologiques (emprunt, dérivation, conversion, etc.), à l'instar du panomara dressé par Makri (2010), où par exemple l'apocope apparaît primer les autres procédés de « néologie formelle », en espagnol contemporain.

Enfin, comme le dit Leibniz, « ordinairement les notions qui entrent dans la définition auraient besoin elles-mêmes de définition » (*Discours de métaphysique*, 1686). C'est le cas pour la notion de productivité et, par exemple, la définition provisoire de Bauer[3] implique un positionnement par rapport à la « disponibilité » (*availability*) et à la « profitabilité » (*profitability*), et donc la définition de ces termes. Mais d'autres *notions connexes* importent également pour décrire des phénomènes de productivité : celles de « langage écrit / langage oral », de « genre », de « registre » ou de « style » sont habituellement mobilisées pour délimiter l'environnement contextuel où est mesurée la variation de la productivité. Or, ces notions demeurent toutes problématiques et leur (bon) usage méthodologique présuppose donc un examen critique (infra 3.2.).

Dans ces circonstances, la déontologie du linguiste[4] ne le conduit certainement pas à se passer de cadre définitionnel[5]. Bien plutôt, deux voies s'offrent à lui :

1) dans le cas d'une étude empirique (sur corpus ou dictionnaire) : expliciter au mieux les choix théorique et méthodologique, notamment en posant une définition de travail de la productivité. En ce qui nous concerne, nous considérons que les *formes* et les *procédés* néologiques sont des observables également légitimes. Et, à la suite de Baayen, nous adoptons une *conception socio-discursive du langage* où corpus et variation sont indissociables (infra 2.1.).

2) dans le cas d'un examen épistémologique : interroger l'adéquation des approches existantes et l'opérativité des concepts employés. Nous aurons cette ambition : donner un cadre conceptuel aux domaines de variation de la productivité, discuter les catégories descriptives et introduire de nouveaux concepts.

2. Quels domaines de variation pour la productivité des formes et des procédés ?

2.1. *Productivité et conception socio-discursive du langage*

Il y a vingtaine d'années, l'étude de la productivité progressait essentiellement sur le plan de la méthode, l'utilisation des grands corpus se trouvant renforcée par la mise au point de mesures statistiques spécifiquement dédiées au phénomène visé (Dal 2003 : 21).

Mais, loin de constituer une fin en soi, l'élaboration de ces mesures servait fondamentalement une conception du langage soucieuse des conditions pragmatiques et sociolinguistiques qui se traduisait par des travaux (ex. Plag *et al.* 1999a et 1999b) s'inspirant des descriptions « corpus-based » de Biber (1988, 1995), à l'exact opposé d'une conception

[2] Ex. Vanhoudheusden (2014).
[3] « The productivity of a morphological process is its potential for repetitive non-creative morphological coining » (Bauer 2001 : 98).
[4] C'est-à-dire les « principes de la linguistique en tant que science de la culture » (Coseriu 1992 ; présenté par Vilcu 2015).
[5] Constat de Dal (2003 : 2).

logico-grammaticale de la productivité morphologique[6], où les corpus sont négligés (Baayen 2009 : 4). Mieux, et loin d'offrir une représentation soi-disant imparfaite des faits de langage[7], la linguistique de corpus incite justement à s'interroger sur l'identité socio-discursive et la fonction communicationnelle des textes sélectionnés, renforçant l'attention portée à la variation, et ce partout où elle se manifeste dans les faits de langage (Baayen 2009).

Il reste que, au-delà de la reconnaissance des liens établis entre productivité et variation, la cartographie des différents « espaces » où prend place cette variation demeure imprécise, car les énumérations formulées habituellement (du type : « varie selon le domaine, le registre, l'écrit/l'oral, le genre, l'auteur, etc. ») nous renvoient certes à des cas identifiables, mais n'offrent pas une *représentation d'ensemble systématisée* des phénomènes.

Quels sont donc les grands domaines du langage où varie la productivité lexicale ? Une manière de répondre consiste à partir d'un modèle général, de façon à disposer d'une hauteur de vue embrassant l'ensemble des faits langagiers. Nous opterons pour le modèle conçu par Eugenio Coseriu (1978).

2.2. ***Un modèle de la structure générale du langage (Coseriu)***

Coseriu n'affirmait pas simplement que « l'objet de la linguistique (science du langage) ne peut être que le langage étudié sous tous ses aspects » (Coseriu 2001 : 34). Il proposait un modèle permettant de distinguer ces différents aspects :

> Étant donné que le langage constitue une activité humaine *universelle* qui se réalise *individuellement* mais toujours conformément à des techniques ancrées au niveau *historique* ('langues'), Coseriu distingue, respectivement, les trois niveaux universel, historique et individuel de la structure générale du langage. (Koch 2015 : 78-79)[8].

Le niveau universel correspond aux règles/normes de l'activité de parler qui sont indépendantes des langues[9], le niveau individuel (ou « actuel ») à l'acte d'expression dont résultent les textes concrets (appelés « discours » chez Coseriu et Koch), enfin le niveau historique correspond aux formes et règles/normes de tout idiome.

Cette conception en trois niveaux demeurait toutefois incomplète. Il y manquait un aspect essentiel, situé au niveau historique du langage, que Peter Koch appela *traditions discursives* (Koch 1997 : 43-45). En effet, l'activité de parler est également régie par des règles/normes discursives distinctes des règles/normes de langue :

> […] c'est d'abord l'historicité des langues particulières et de leurs variétés qui saute aux yeux. Cependant, il s'est avéré indispensable d'y opposer, en précisant l'approche de Coseriu, un second type de l'historicité du langage qui comporte notre capacité de produire des discours/des textes selon des traditions et des modèles historiques [dont les genres discursifs, CG], logiquement indépendants des traditions des langues historiques particulières. Force est donc de diviser le niveau historique […] en deux domaines, à savoir celui des langues (particulières) et celui des traditions discursives. (Koch 2015 :

---

[6] Baayen cible directement Dressler (2003) : « morphological rules are viewed as part of an internally consistent module of the grammar that characterizes the knowledge of an *ideal speaker* in a *homogeneous speech community*. This *knowledge of the ideal speaker* is assumed to be an adequate characterization of the knowledge of actual speakers. By implication, what real speakers actually say must provide an *imperfect window* on their true morphological competence, a window that is *distorted* by intervening pragmatic, sociolinguistic and stylistic variables. » (2009 : 4, nous soulignons).

[7] Critique formulée par Bauer (2001), qui emploie le dictionnaire comme ressource.

[8] Voir aussi Coseriu (2001: 34-35).

[9] Nous précisons en quoi plus bas, en 2.2.1.

79).

Ces dernières, en tant que modèles conditionnant tout acte d'énonciation et d'interprétation, correspondent aux *genres discursifs*, mais pas seulement puisqu'elles renvoient à :

> La notion de 'tradition discursive' inclut, entre autres, celle de 'genre littéraire', mais elle va bien au-delà de celle-ci, passant à travers la grande variété des univers du discours (littérature, histoire, droit, religion, science, etc.). Voici, en vrac, quelques exemples de traditions discursives : style sublime, atticisme, maniérisme ; article de fond, sonnet, causerie, blague, *chat* ; actes de langage du baptême, acte de langage du serment ; formules de salutation, formule de remerciement, formule de pénalité, etc. (Koch 2015 : 79).

Ainsi complété, le tableau de Coseriu était plus conforme à la réalité langagière :

Niveau	**aspect du langage**	
universel	activité de parler	
historique	langues/variétés	traditions discursives
actuel	discours	

Mais les phénomènes de variation liés à la nécessaire individualisation de la compétence linguistique, et en particulier la singularité des écritures (au cœur des études de stylistique), impliquent l'introduction du niveau individuel du langage.

En effet, selon Koch, le « 'style' d'un individu, [...] se situerait en quelque sorte entre les niveaux historique et actuel » (Koch 1997 : 52, trad. CG). Nous avons précisé cette idée (Gérard 2010), en distinguant l'*idiolecte* (appropriation plus ou moins singularisante d'une langue incluant ses variétés diatopique, diastratique et diaphasique) du *style individuel* (appropriation singularisante de modèles textuels coordonnant la communication dans une culture donnée). D'où :

Niveau	**aspect du langage**	
universel	activité de parler	
historique	langues/variétés	traditions discursives
individuel	idiolecte	style individuel
situationnel	texte	

L'introduction de ce niveau individuel implique des réaménagements terminologiques. Notamment, on considérera que le niveau *situationnel* est, d'une part, celui du texte considéré pour lui-même, et d'autre part celui des relations entre textes — le texte étant défini comme une suite linguistique[10] dont la production et l'interprétation sont déterminées par les normes langagières et les conditions sociales en vigueur.

2.3. ***Productivité : discussion et illustration de ses domaines de variation***

Ce modèle permet de distinguer les cinq principaux domaines du langage où varie la productivité :

Niveau	**variations de la productivité**

[10] « *texte* : suite linguistique autonome (orale ou écrite) constituant une unité empirique, et produite par un ou plusieurs énonciateurs dans une pratique sociale attestée. » (Rastier 2001 : 302).

universel	—	
historique	*variation idiomatique*	*variation discursive*
individuel	*variation idiolectale*	*variation stylistique*
situationnel	*variation intertextuelle*	

Seule la relation productivité-variation n'est pas pertinente au niveau universel. Tout d'abord, bien qu'a priori observable en toute langue, la productivité lexicale n'existe pas au niveau universel du langage, car elle ne coïncide avec aucune technique ou règle nécessaires de l'activité de parler en général[11]. De fait, sa *suspension* n'affecte pas la clarté ou la cohérence logique généralement requises par la communication avec un autre que soi. Enfin, la notion de variation ne s'appliquant pas au niveau universel, l'étude de la relation productivité-variation n'y a aucune validité.

Examinons à présent le cas des variations idiomatique, individuelle et intertextuelle, en réservant la variation discursive pour la section suivante (infra 3.).

2.3.1. *Niveau des langues/variétés, productivité et corpus journalistique*

L'étude de la productivité « en langue » semble avoir récemment franchi un cap avec le développement des veilleurs de néologie, notamment ceux qui s'appuient sur des corpus dynamiques aux sources textuelles très variées, comme le projet Néoveille (voir ici même Cartier/Boumtgharine-Idyassner). Toutefois, à ce niveau du langage, les observables restent indissociables de la variation idiomatique (i.e. qui concerne un idiome), que les unités ciblées soient sociolinguistiquement non-marquées (*-able*[12]) ou marquées :

Variation	Exemples
diachronique	-bashing ; über-[13]
diastratique	-oche (argot)
diaphasique	-eux (fam.) / -tomie (CHIR.)
diatopique	afro-, euro-[14]

Or l'accès à ces faits de langue nécessite de considérer le niveau du discours, car l'usage de la variation idiomatique est conditionné par les normes de chaque tradition discursive (Koch/Oesterreicher 2001). Ainsi, le roman historique favorise l'usage de l'argot au contraire de la lettre aux familles, qui l'interdit (Gérard/Lacoste 2017).

Plus précisément, viser la productivité « en langue » (ex. *-able* ou *-oche* « en français contemporain », et non dans tel ou tel domaine social) requiert de tenir compte de divers paramètres discursifs. Notamment, pour clarifier ici un desideratum méthodologique récurrent (évoqué par Fradin *et alii* (2003) et Dal *et alii* (2008)), prendre pour corpus un journal (ou plusieurs) *dans sa globalité* (ex. *Le Monde*) est trois fois problématique :

[11] Au niveau universel, le savoir parler correspond à des règles/normes de clarté et de cohérence logique, dont l'existence est « prouvée par le fait que leur *suspension sans raison suffisante* est perçue comme *défaut* ou *insuffisance* de l'expression dans n'importe quel discours et en n'importe quelle langue. » (Coseriu 2001 : 144-145, nous soulignons). Ainsi, « des expressions telles que : [...] *les cinq continents sont quatre* [contradiction], *deux jours avant sa mort il était encore en vie* [tautologie] » (Coseriu 2001 : 144), ou encore *L'accident de car aurait fait « vingt morts, dont trois graves »* (C. Chazal, journal télévisén 19/01/2013), une amphibologie, ne sont acceptables que dans des communications bien particulières.

[12] Ex. Dal *et alii* (2008 : 144) visent explicitement le « français éduqué (mais non savant) ».

[13] En français contemporain. Sur *über-*, infra 3.1.

[14] En espagnol d'Amérique (vs. espagnol insulaire) : Guerrero/Pérez (2009).

1. les prescriptions d'usage des variations diastratique et diaphasique différent : a) d'un journal à l'autre, l'identité de chacun passant entre autres par un *ton éditorial* particulier (infra 3.), plus ou moins permissif concernant les variétés basses de la langue ; b) d'un *genre journalistique* à l'autre, la « proximité communicationnelle » (Koch/Oesterreicher 2001)[15] de la chronique, par exemple, autorisant un registre familier prohibé par l'éditorial — genre où des affixes marqués comme *-ard* (*plumard*) ou *-ot* (*Parigot*) sont exclus des moyens d'expression.

2. surtout, ton éditorial et genre journalistique conditionnent la productivité au sens où certains journaux et certains genres encouragent la créativité lexicale (*Huffington Post* ; *courrier des lecteurs*, *tribune libre*, etc.), alors que d'autres l'entravent *(L'Équipe* ; *éditorial*, *recette de cuisine*, etc.). Plus globalement, la créativité lexicale varie au niveau des groupements de genres discursifs reliés par une même fonction communicationnelle : les *champs génériques*[16]. Ainsi, dans le domaine journalistique, le champ des genres d'*opinion*[17] (éditorial, critique, tribune libre, etc.) est beaucoup plus néologène que celui de l'*information* (reportage, portrait, etc.), et dans le champ du *divertissement* (mots croisés, sudoku, etc.) la création lexicale est nulle, ce qui apparaît rédhibitoire pour y observer la productivité. La dichotomie *néologène* / *néolophore* permettra d'approfondir cette discussion (infra 3.3).

3. Par contraste, la *rubrique* (sport, sciences, politique, etc.), souvent mentionnée par les études basées sur un corpus journalistique, constitue une classification thématique transversale sans lien direct avec les variations diaphasique et diastratique : une même rubrique abrite toujours différents genres (ex. sport : reportage, billet, etc.), qui sont eux directement responsables de l'usage des variétés de langue. De fait, la pertinence de la rubrique, comme catégorie descriptive, concerne essentiellement les corrélations entre *productivité et thématique*, qui constitue un champ d'observation d'un grand intérêt. Par exemple, au sein d'un corpus de presse nationale française, les statistiques que nous avons effectuées avec le Logoscope[18] (entre mars et juin 2015) montrent que le très productif *anti-* est associé au thème du Droit, parmi 80 autres thèmes possibles :

[15] L'opposition « proximité / distance » communicationnelle permet de dépasser celle trop imprécise « oral » (phonique) / « écrit » (graphique).
[16] Rastier/Malrieu (2001) : « Un champ générique est un groupe de genres qui contrastent voire rivalisent dans un champ pratique : par exemple, au sein du discours littéraire, à l'époque classique, le champ générique du théâtre se divisait en comédie et tragédie. ». Voir aussi Koch (2015).
[17] Voir Grosse (2001).
[18] Veilleur de néologie (Gérard et al. 2017) : http://logoscope.unistra.fr/dbLogoscope.html

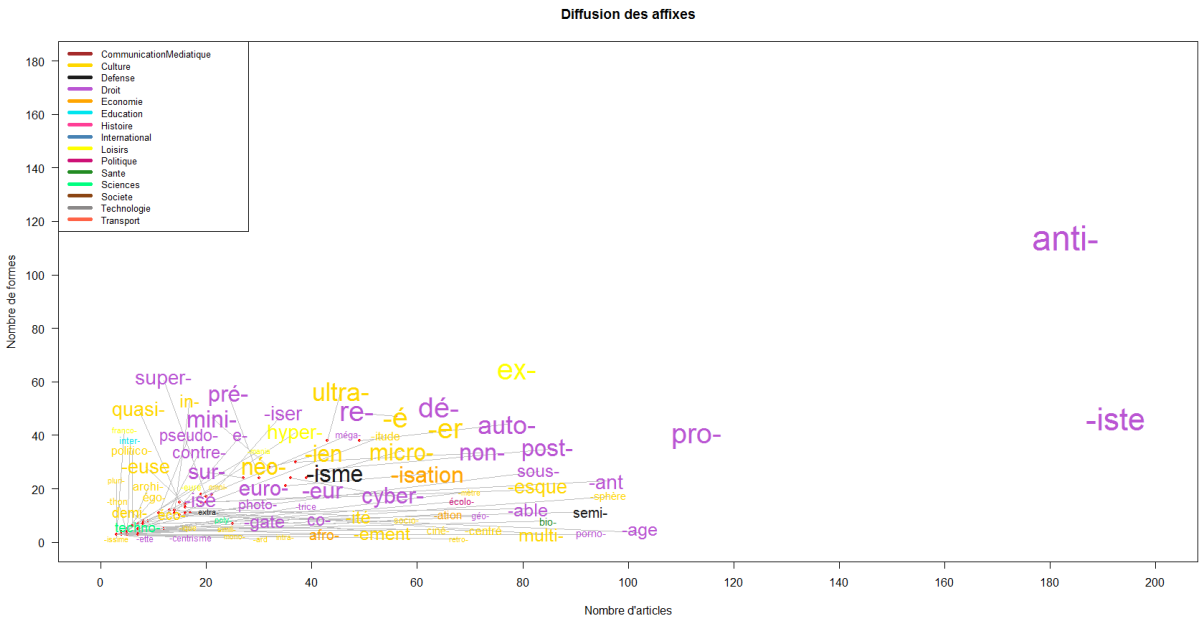

Figure 1 : diffusion des affixes par thème dans la presse quotidienne

En bref, alors qu'il convient de « diversifier les types de ressources textuelles pour calculer la productivité [au niveau de la langue, en ciblant par ex. le « français éduqué »] » (Dal et alii 2008), cette tâche primordiale requiert une connaissance du fonctionnement discursif du domaine concerné par le corpus (ici journalistique), connaissance dont la pertinence dépend entièrement des catégories descriptives utilisées (ici ton éditorial, champ générique, genre et thème). Toutefois, l'emploi méthodologique de ce genre de catégories doit s'entourer de nombreuses précautions (infra 3.2.).

2.3.2. *Productivité et style individuel :* -esque *chez Claude Simon*

Alors qu'en sociolinguiste l'individu compte classiquement parmi les facteurs de variation, et que l'« auteur » est reconnu comme tel pour la productivité (Baayen 2001), certains travaux se focalisent sur la compétence linguistique de l'individu (Štekauer 1998, ten Hacken/Panocová 2013, et Dal/Namer ici même) afin, par exemple, de mieux décrire la *disponibilité* (Corbin 1987).

Contribuer à ces approches peut consister à bien distinguer le *style individuel* (ex. le « style de Maupassant ») de l'*idiolecte* (ex. la connaissance du français). Pour illustration, partons de cette remarque de Baider/Gezundhajt (2013) :

> Ces constructions néologiques en -*esque* ne sont d'ailleurs pas rares dans la littérature. Le maître absolu en la matière, *i.e.* l'invention de tels adjectifs, est sans aucun doute Claude Simon. En effet, selon Rebollar (1993), cet auteur en emploie plus de 35 dans son œuvre, dont très peu sont répertoriés dans le dictionnaire *Le Robert* […].

Certes, le suffixe -*esque* relève de l'idiolecte de Claude Simon, qui a assimilé ce morphème comme tout locuteur du français. Mais la *productivité* de ce suffixe, établie pour l'ensemble de ses romans (des années 40 aux années 90), est elle un *fait de discours* qui dépasse la connaissance individuelle de la langue en tant que telle.

De fait, cette productivité est inséparable de la fonction stylistique des adjectifs en -*esque* chez Simon, qui « sont vecteurs d'images, et, en même temps (avec l'aide du contexte),

porteurs d'une péjoration des images. » (Rebollar 1993). Autrement dit, la productivité de ce suffixe est la manifestation nombreuse d'une des techniques caractérisant cette écriture romanesque. Plus exactement encore, comme Simon ne reproduit pas la manière d'écrire ses romans ni dans ses écrits sur le roman ni dans sa correspondance ni dans sa communication publique (*Discours de Stockholm*, lettre publique à Kenzaburô Ôe, conférences), la productivité de -*esque* ne relève en fait pas *du* style de Simon, mais d'*un* de ses styles.

Comparée à la catégorie « auteur », la dichotomie idiolecte / style individuel apporte donc un double gain descriptif : a) une qualification de la productivité en termes fonctionnels ; b) une identification précise des sous-domaines où varie la productivité au niveau individuel du langage.

2.3.3. *Au niveau situationnel :* -iste *dans l'intertexte diderotien*

S'il n'est certes pas rare d'observer une utilisation remarquable de tel ou tel affixe au sein d'un même texte (ex. Dal/Namer, ici même), comme dans cet extrait,

> On se retrouve « fasc*iste* » quand les commun*istes* sont dans l'opposition, aussi vite et aussi facilement qu'on se retrouve dans un camp quand ils sont au pouvoir. C'est leur côté Pinochet. T'es pas pinochét*iste*, t'es commun*iste*. T'es pas commun*iste*, t'es fasc*iste*. (*Nouvel Observateur*, 16/01/1978).

il serait abusif, à ce niveau du langage, de parler de productivité et de variation. En effet, sauf en admettant que le suffixe -*iste* puisse être dit plus productif en fin du texte *relativement* au début du texte, la mesure de productivité s'avère impraticable dans les seules limites du texte d'accueil de l'affixe considéré. Et il en irait de même pour un texte long, comme *un* roman ou *un* essai.

Certes la productivité est une notion relative nécessitant de comparer la fréquence d'emploi d'une grandeur donnée entre au moins deux contextes différents, mais les parties successives d'un même texte ne sont pas autonomes : il s'agit de *passages locaux* dont la fonctionnalité dépend de l'unité globale du texte, où elles coexistent et coopèrent. Ainsi, bien que la *linéarité du texte* implique un enchainement de partie distinctes, elle ne peut constituer un espace où étudier la variation de productivité. En revanche, une mesure de productivité du suffixe -*iste* sera parfaitement licite entre deux textes distincts, c'est-à-dire entre deux unités fonctionnellement autonomes. Par exemple, chez Diderot, le suffixe -*iste* est plus fréquent dans *La lettre sur les aveugles* (1749) que dans sa *Lettre sur l'examen de l'Essai sur les préjugés* (1774).

La variation de la productivité existe donc au niveau situationnel, mais seulement entre textes différents et, ajouterons-nous, comparables : mettre en regard *La lettre sur les aveugles* avec un mail de motivation ou un poème surréaliste n'aurait assurément aucun sens, car ces textes ne relèvent ni du même domaine de discours ni du même genre discursif (infra 3.2.) ni de la même époque. Par conséquent, l'étude de la productivité appelle ici l'élaboration d'un corpus *homogène* (en genre, notamment ; Pincemin 2012). Tandis que pour la variation idiomatique, l'étude de la productivité appelle plutôt une « hétérogénéité maîtrisée des données » (Garric/Longhi 2012), comme l'illustre bien le corpus d'Aliquot-Suengas (2003).

3. **Productivité affixale et traditions discursives : l'exemple de la presse écrite**

3.1. ***Variation et dimensions du discours***

Des travaux comme ceux de Plag *et al.* (1999b) ont été parmi les premiers à démontrer statistiquement les phénomènes de variation existant entre la productivité affixale et le niveau

du discours. Plus précisément, on sait aujourd'hui que :

> La productivité des catégories morphologiques peut varier de façon substantielle avec des dimensions telles que l'auteur, le style, le registre, le domaine et le lectorat visé. (Baayen 2001 : 208, trad. Grabar/Zweigenbaum 2003).

À cette liste s'ajoute en particulier le *genre* (Grabar/Zweigenbaum 2003, Säily/Suomela 2009). Ainsi, nous avons non seulement découvert que le préfixe *über-* (*über-femmes*, *über-sexuel*, *über-luxe, über-virile*, *über-chic*, *über-sexy*, etc.) devient productif, dans la presse écrite française, entre 2010 et 2015,

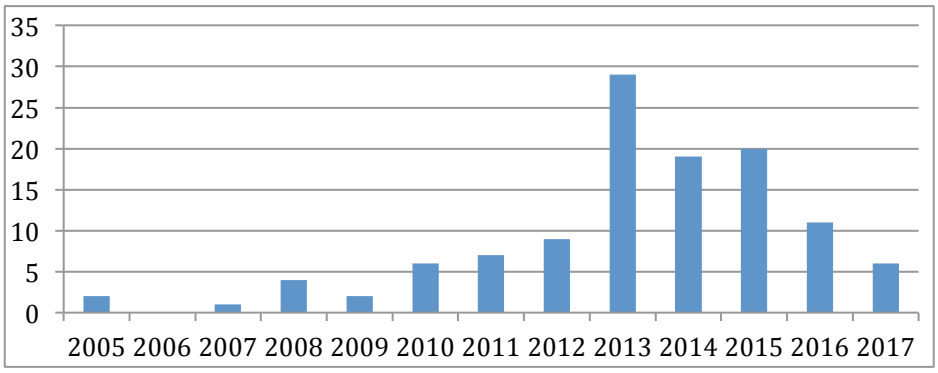

Figure 2 : usage de *über-* (114 formes / base Factiva)

mais surtout que la création de mots en *über-* s'est essentiellement produite dans le genre de la critique (de mode, d'œuvre, d'automobile, etc.) :

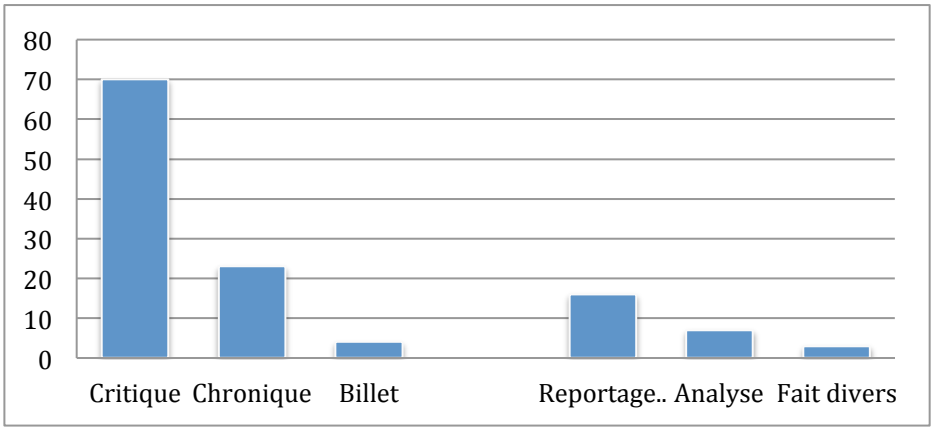

Figure 3 : usage de *über-* par genre journalistique (Factiva : 2005-2017)

Enfin, proche du genre, on notera l'existence de ce qu'on appellera le *style collectif* (vs. individuel)[19], qui se réalise notamment sous la forme de *styles d'école* évoqués par Koch (supra 2.2., « style sublime, atticisme, maniérisme ») et, en dehors de la littérature, du *ton éditorial* — qui fait varier la productivité affixale d'un journal à l'autre (données issues de notre projet Logoscope) :

[19] « Particular fictional styles are often associated with individual authors. […]. But styles can also be associated with different groups of authors or different historical periods. » (Biber/Conrad 2009 : 18). Mais cette distinction s'applique bien entendu au-delà de la littérature.

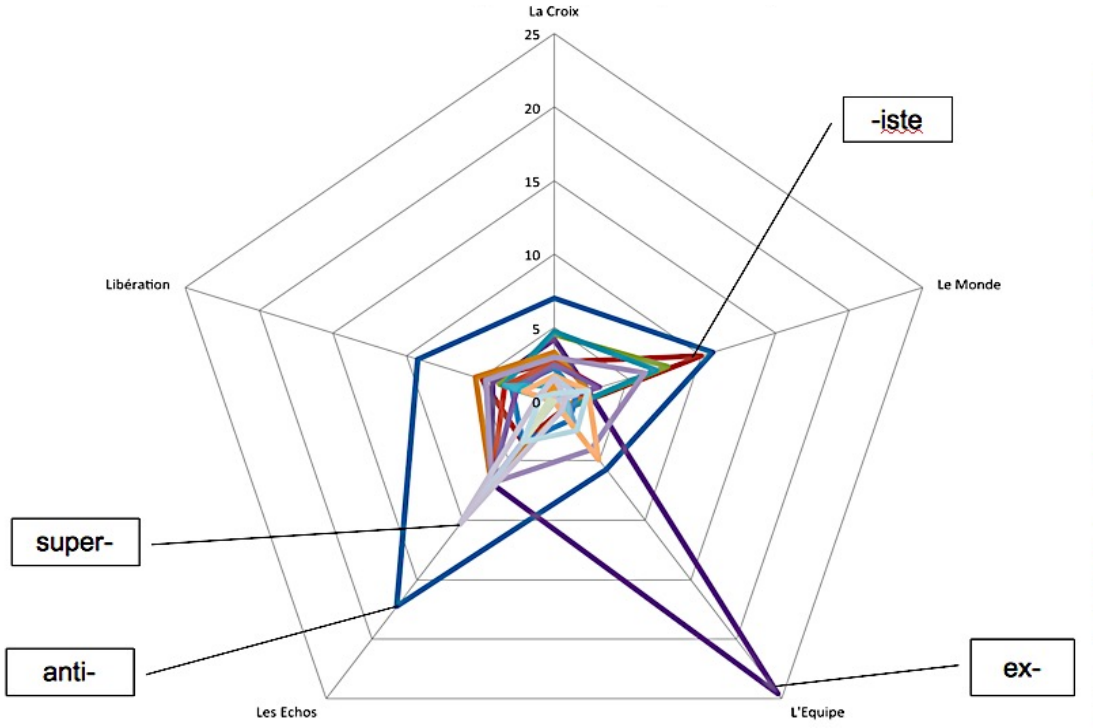

Figure 4 : usage (en %) d'affixes par journal (projet Logoscope)

3.2. ***Méthodologie et attitude critique***

Cependant, l'emploi méthodologique de toutes ces dimensions du discours ne va pas de soi, car leur signification et leur valeur conceptuelles sont loin d'être univoques :

a. *Définitions variables*. « Registre », « genre », « type de texte » et même « domaine » sont des termes dont la définition varie considérablement selon le cadre théorique et les traditions scientifiques (Lee 2001, Rastier 2001). Ainsi, les *types de texte* de Biber (1989, ex. « exposé spécialisé », « persuasion engagée », « interaction informative », etc.) diffèrent largement des *types de texte* de la linguistique textuelle (description, narration, argumentation, etc.). D'où l'impératif méthodologique de définir les dimensions utilisées, comme auraient gagné à le faire Grabar/Zweigenbaum (2003) à propos des dimensions « domaine », « genre » et « registre », dans la mesure où, notamment : « The two terms *genre* and *register* are the most confusing, and are often used interchangeably, mainly because they overlap to some degree. » (Lee 2001 : 41).

b. *Incidence de la conception du langage*. Mais même poser une définition claire peut ne pas suffire à accomplir la part *critique* de toute méthodologie. En l'occurrence, il faut être conscient que toute approche du discours dépend d'une conception du langage qui non seulement i) oriente la teneur de ses définitions, mais aussi ii) conditionne une hiérarchisation des dimensions du discours, certaines se voyant conférer plus de poids que d'autres, dans la théorie comme dans la pratique. Ainsi, Portillo (2010) montre que les approches relevant d'une conception logico-grammaticale (en grammaire de texte, mais aussi en linguistique textuelle et en analyse du discours) privilégient les notions de *type de texte* (description, narration, etc.) et de *discours* au détriment de celle de *genre*. Inversement, pour les tenants de la conception rhétorique-

herméneutique (ex. Rastier 2001) la notion de *genre* apparaît centrale. De même, « genre » et « register » (Couture 1986) se disputent la prééminence dans la tradition anglo-saxonne (Lee 2001 : 41-45). L'arbitraire méthodologique n'est donc jamais loin et être conscient de l'influence de son propre paradigme de pensée doit favoriser un emploi plus critique des dimensions en question.

c. *Connexité des dimensions*. Les dimensions du discours composent un ensemble hétérogène : réalités socio-historiques (*domaine*, *genre*, *style(s)*, *registre*), catégories universelles (*description*, *narration*, etc.) et artefacts de méthode (les huit « *text types* » de Biber) ; mais aussi : désignation de communauté discursive (*domaine* juridique, journalistique, etc.), modèles pour l'énonciation (*genre* de l'éditorial ; *style* de Proust ; *registre* satirique, etc.) et configurations textuelles (description, narration, etc.). Ces différences signalant des fonctions langagières complémentaires, plusieurs questions se posent : comment la méthodologie doit-elle considérer la variété des dimensions du discours ? Ont-elles la même valeur pour décrire la relation entre productivité et variation ? Que perd-t-on, par exemple, à ignorer le *registre* dans une étude portant sur le *style* individuel ? Quelle est la pertinence descriptive d'une étude centrée sur le *registre*, mais ignorant le *genre* ? Qu'implique de se focaliser sur une seule dimension, alors que plusieurs *co-déterminations* articulent certaines dimensions (domaine et genre, genre et registre, genre et style individuel, etc.) ? Un élément de réponse consiste à reconnaître que le *genre* prime les autres dimensions (infra 3.3.).

Alors que les dimensions du discours sont méthodologiquement incontournables pour étudier les phénomènes de variation, leur emploi nécessite donc une tout aussi indispensable attitude critique : discussion des catégories banalisées (ex. « auteur », supra 2.2.2.), définition impérative des dimensions utilisées (contre la pratique du « vide définitionnel »), explicitation de leur rôle au sein d'un cadre théorique lui-même dépendant d'une conception du langage, et problématisation de / des dimension(s) choisie(s) relativement aux dimensions « concurrentes ».

3.3. ***Primauté du genre et régime néologique (néologène/néolophore)***

Différentes traditions scientifiques (Koch 1997, Lee 2001, Rastier 2001) convergent pour souligner la nature culturelle et la fonction sociale des *genres* :

> […] it refers to a conventional, culturally recognised grouping of texts […] being recognised as having a certain legitimacy as groupings of texts within a speech community (or by sub-groups within a speech community, in the case of specialised genres (Lee 2001 : 38).

De fait, chaque groupe social convient des genres pratiqués au sein de son *domaine*[20], en chargeant chaque genre de définir les normes langagières correspondant à une situation de communication typique, de manière à ce que l'expression de chaque individu soit conforme aux attentes de la collectivité. Cette fonction sociale, absente des *types de texte* et du *style individuel*, qualifie particulièrement les *genres* pour aborder les rapports entre productivité et variation, car leur étude implique une conception socio-discursive du langage (supra 2.1.). Du

[20] Au sein d'un domaine, divers genres sont élaborés au fil du temps pour répondre à des besoins communicationnels spécifiques. Ex. en droit : plaidoirie, arrêt, testament, etc. ; en médecine : ordonnance, posologie, rapport clinique, etc.

reste, le *genre* l'emporte sur le *registre* dans la mesure où celui-ci se laisse concevoir comme un des paramètres du changement subit par les genres en diachronie :

> Genres can come and go, or change, being cultural constructs which vary with the times, with fashion, and with ideological movements within society. Thus, some [sub-genres] of "official documents" in English have been observed to have changed in recent times, becoming more conversational, personal, and familiar […]. The genres have thus changed in terms of the *registers invoked* […], among other changes, but the *genre labels* stay the same, since they are descriptors of socially constituted, functional categories of text (Lee 2001 : 47).

Enfin, comparativement aux *domaine*, *registre* et *type de texte*, seul le *genre* permet de relier explicitement productivité et créativité, car les normes de genre conditionnent directement notre liberté de créer et d'employer des nouveautés lexicales (Gérard/Lacoste 2017). Plus précisément, certains genres sont plus *néologènes* que d'autres, leurs normes favorisant voire nécessitant l'innovation lexicale (ex. le roman de fantasy). Toutefois, tout genre néologène n'est pas obligatoirement *néolophore*, c'est-à-dire incitant à réemployer des néologismes ou à en relayer la diffusion[21] :

	+ néologène	**- néologène**
+ néolophore	tweet paroles de rap	chronique du langage manuel spécialisé
- néolophore	enseigne de boutique roman de fantasy	certificat de décès lettre de motivation

Se caractérisant ainsi par un *régime néologique* duel (*néologène/néolophile*), chaque genre se laisse positionner sur une échelle allant de la plus forte *néolophilie* (+ néologène / + néolophore) à la plus forte *néolophobie* (- néologène / - néolophore). De fait, l'étude de la productivité devrait se focaliser sur les genres néologènes, c'est-à-dire là où les individus sont autorisés à exercer une activité créatrice, certains genres pouvant tout spécialement favoriser l'utilisation de l'affixation (vs. composition, etc.[22]), on va le voir.

3.4. ***Genres journalistiques, champs génériques et dérivés néologiques***

Nous avons donc étudié la répartition par genre des dérivés néologiques formés à partir de 20 affixes (avec ou sans trait d'union, ci-après) au sein d'un corpus couvrant une période de 17 mois (01/01/2015 au 30/06/2016), provenant des bases Factiva et Europress. Composé de textes issus de quotidiens nationaux et régionaux (hexagonaux), le corpus comprend onze genres journalistiques regroupés en deux champs génériques (supra 2.3.1), l'*interview dialoguée* occupant une sorte « champ transitoire » (Grosse 2001) :

Champ de l'information	**Champ de l'opinion**

[21] Une analyse menée sur 800 néologismes diffusés ou en voie de diffusion (base Logoscope) montre que, parmi les genres journalistiques, la *tribune libre* et l'*interview dialoguée* ré-emploient nettement plus de néologismes que la *recette de cuisine* et même que la *critique* et l'*éditorial*. On notera aussi que, dans notre corpus, le mot *néologisme(s)* est exclusivement employé dans un seul genre (sur onze, infra 3.3.) : à l'instar de la *chronique du langage*, le *courrier des lecteurs* est un lieu privilégié de discussion, et donc de ré-emploi, des mots nouveaux.

[22] Par ex., lorsqu'il est créatif, le *slogan de manifestation* privilégie l'amalgame pour détourner des noms propres (Penistagon, Sanofric, (loi) El Connerie, TrumpCare, etc.).

Bulletin[23] (2409)	Éditorial (2700)
Reportage (187)	Chronique (510)
Nécrologie (3125, rég.[24])	Critique (1100)
Recettes (1017, rég.)	Tribune libre (1100)
Horoscope (657 rég.)	Courrier des lecteurs (2419 rég.)
Interview dialoguée (2000)	

Les premiers résultats, qui demandent à être complétés par une observation à plus large échelle (les 800 préfixes et 350 suffixes du Wiktionnaire), indiquent que :

- Globalement, même si l'utilisation de certains affixes paraît indifférente aux frontières de genre (*mini-*), la création lexicale par dérivation apparaît bien supérieure dans les genres de l'opinion que dans les genres de l'information. On notera à ce titre que la productivité de *anti-* est élevée, sans surprise, mais qu'en discours elle concerne surtout le champ de l'opinion (*éditorial*, *tribune* et *chronique*). Ce phénomène s'explique certes par le fait que certains genres de l'information sont clairement néolophobes (le *bulletin*), mais aussi par le fait que la dérivation n'est pas le procédé néologique dominant de certains genres d'information (la *recette de cuisine* se distingue surtout par l'emprunt de nouveaux noms de plats et d'ingrédients).

- Plus précisément, la productivité affixale se réalise de manière privilégiée dans trois genres : l'*interview*, l'*éditorial* et la *tribune libre* se distinguent en ce qui concerne le nombre de dérivés créés et la variété des affixes utilisés. À nouveau (supra 2.3.1), le travail sur corpus journalistique doit tenir compte de telles particularités discursives.

- Enfin, des affixes semblent spécifiquement associés à certains genres : *mini-* (recette : ex. *mini-calzones*, *mini-babas*), *super-* (interview : ex. *super-pioche*, *super-stimulus*), *pseudo-* (éditorial : ex. *pseudo-salariat*, *pseudo-gauchiste*), *post-* (tribune : ex. *post-Charlie*, *post-tragique*). De même certains affixes sont tout bonnement absents de certains genre : aucun néologisme mais aussi aucun mot connu formé avec *post-* n'est employé dans tous nos bulletins, nécrologies et recettes. Mais il faudrait ici tenir compte de l'influence du *ton éditorial* (supra 3.2.c.) : ex. l'horoscope des magazines féminin est plus néolophore (réemploi d'un vocabulaire de « jeunes », etc.) que celui des quotidiens régionaux, et la recette des quotidiens nationaux comprend plus d'emprunts que celle des quotidiens régionaux, focalisés sur le terroir.

Toutes ces observations mettent en évidence, à la suite de Grabar/Zweigenbaum (2003), que l'étude de la productivité affixale doit problématiser les genres, ne fut-ce que pour les écarter de la description.

	Champ de l'information						Champ de l'opinion				
	Bulletin	**Recette**	**Horos.**	**Nécro.**	**Report.**	**Interv.**	**Édito.**	**Tribune**	**Courrier**	**Critique**	**Chron.**
mini-	2	7	—	1	1	5	7	2	1	5	1
méga	—	1	—	—	1	—	4	2	5	—	1
hyper	1	—	—	—	4	9	11	3	—	3	5

[23] Dans le détail : bulletin météorologique (1400) et bulletin de la circulation (1009). Source dominante : AFP.
[24] « Rég. » : la source dominante est régionale (ici *Ouest-France*).

super	—	1	1	1	1	12	7	3	5	2	—
ultra	—	2	—	—	1	7	9	7	3	5	—
après-	—	—	—	2	2	8	9	6	1	2	2
néo	—	2	—	—	—	5	7	6	3	2	2
iste	—	—	—	—	2	5	7	8	7	—	1
anti-	—	—	—	—	5	9	17	18	8	1	10
cyber	—	—	—	1	3	6	5	2	2	—	—
post-	—	—	—	—	—	8	4	10	1	2	1
bio	—	—	—	—	2	6	4	5	—	—	1
pseudo-	—	—	—	—	—	—	10	2	8	1	2
éco-	—	—	—	—	—	6	2	—	1	—	1
auto-	—	—	—	—	—	1	3	1	2	—	—
islamo	—	—	—	—	—	1	9	9	5	—	—
sphère	—	—	—	—	—	1	—	2	1	—	—
mania	—	—	—	—	—	2	5	3	—	—	—
âtre	—	—	—	—	—	—	—	2	1	—	1
archi	—	—	—	—	—	—	—	1	—	1	—
issime	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	2

4. **Synthèse des propositions**

Au-delà des difficultés posées par la définition même de la productivité, nous avons cherché à pointer certaines difficultés méthodologiques en tâchant d'y répondre par plusieurs propositions.

Premièrement, afin de discerner les aspects d'un champ de recherche particulièrement étendu et diversifié, nous avons délimité les *cinq domaines* du langage où varie la productivité, à partir du modèle du langage proposé par E. Coseriu. Ce quadrillage, qui offre une hauteur de vue permettant de situer précisément telle ou telle étude traitant d'un aspect de la productivité, a permis d'interroger l'existence d'une variation de la productivité au niveau situationnel du langage, en mettant en lumière la *variation intertextuelle*.

Surtout, nous avons discuté l'usage terminologique de nombreuses *dimensions du discours*, soit en appelant à leur substituer des catégories plus précises (la dichotomie idiolecte/style contre l'« auteur ») soit en détaillant leur complexité interne (au sein du « journal », le *ton éditorial*, les rapports entre *genre et variation idiomatique* et, concernant la rubrique, les corrélations entre productivité et *thématique*). Au-delà, on a précisé en quoi les dimensions du discours exposent à un arbitraire méthodologique (supra 3.2. a, b, c), arbitraire auquel nous avons répondu en argumentant la *primauté du genre* sur les autres dimensions, sur la base d'une définition *socio-historique* du genre.

Enfin, pour enrichir la conception discursive de la productivité, nous avons exposé les concepts descriptifs de *tradition discursive* et de *champ générique*, et surtout ceux de *style collectif* et de *régime néologique* (*néologène/néolophile*) des genres, en soulignant que l'étude de la productivité doit en principe se focaliser sur les genres néologènes. Ce dernier point, sommairement illustré ici (supra 3.4.), fait l'objet d'un travail en cours plus ambitieux (Gérard/Todirascu).

Résumé français :

Malgré les avancées réalisées depuis une vingtaine d'années, l'étude de la productivité lexicale demeure épineuse en raison de difficultés définitionnelles mais aussi méthodologiques, notamment concernant la variation en discours de la productivité. Pour contribuer ainsi à la réflexion méthodologique, cet article examine en particulier les catégories descriptives indispensables à l'étude de la productivité (auteur, genre, style, registre, etc.).

Mots-clés : productivité, affixe, variation, discours, méthodologie, genre, style, registre.

Bibliographie

ALIQUOT-SUENGAS Sophie (2003), « La productivité actuelle de la forme constructionnelle -ade », *Langue française*, 140, p. 38-55.

BAAYEN R. Harald (2001), *Word Frequency Distributions*, Dordrecht & Boston, Kluwer Academic Publishers.

BAAYEN R. Harald (2009), « Corpus linguistics in morphology: morphological productivity », in Lüdeling, A. et Kyto, M. (éds.), *Corpus Linguistics. An international handbook*. Mouton De Gruyter, Berlin, p. 900-919.

BAIDER Fabienne / GEZUNDHAJT Henriette (2013), « Disambiguierung deutschsprachiger Diskursmarker: Eine Pilot-Studie », *Linguistik Online, 19*(2).

BAUER Laurie (2001), *Morphological Productivity*, Cambridge University Press.

BIBER Douglas (1988), *Variation across speech and writing*. Cambridge, Cambridge University Press.

BIBER Douglas (1989), « A typology of English texts », *Linguistics,* 27, p. 3-43.

BIBER Douglas (1995), *Dimensions of register variation*. Cambridge, Cambridge University Press.

BIBER Douglas / CONRAD Susan (2009), *Register, Genre and Style* Cambridge, Cambridge University Press.

CHOMSKY Noam (1999), « On the Nature, Use, and Acquisition of Language », In Ritchie, William C. & Bhatia, Tej K. (éds), *Handbook of Child Language Acquisition*, San Diego, Academic Press, p. 33-54.

CORBIN Danielle (1987), *Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique*, Tübingen, Niemeyer.

COSERIU Eugenio (1978), *Sincronía, diacronía e historia. El problema del cambio lingüístico*, Madrid [traduction française par Th. Verjans en ligne: http://www.revue-texto.net/1996-2007/Parutions/Parutions.html].

COSERIU Eugenio (1992), « Principiile lingvisticii ca ştiinţă a culturii », *Apostrof*, Cluj-

Napoca, p. 11-14.

COSERIU Eugenio (2001), *L'homme et son langage*. Louvain, Paris, Peeters.

COUTURE Barbara (1986), « Effective ideation in written text: A functional approach to clarity and exigence », in B. Couture (éd.), *Functional approaches to writing: Research perspectives*, Norwood, Ablex, p. 69-91.

DAL Georgette (2003), « Productivité morphologique : définitions et notions connexes », *Langue française*, n°140, p. 3-23.

DAL Georgette et al. (2008), « Quelques préalables au calcul de la productivité des règles constructionnelles et premiers résultats », *Congrès Mondial de Linguistique Française*, Paris, France. p.1525-1538.

FRADIN Bernard, HATHOUT Nabil, MEUNIER Fanny (2003), « La suffixation en -et et la question de la productivité », *Langue française*, n°140, p. 56-78.

GARRIC Nathalie / LONGHI Julien (2012), « L'analyse de corpus face à l'hétérogénéité des données : d'une difficulté méthodologique à une nécessité épistémologique ». *Langages*, 187, p. 3-11.

GÉRARD Christophe (2008), « Genre et variations stylistiques en sémantique textuelle », in Durand J., Habert B., Laks B. (éds.), *Congrès Mondial de Linguistique Française*, *1er Congrès mondial de linguistique française* (CMLF-08), Paris.

GÉRARD Christophe (2010), « L'individu et son langage : idiolecte, idiosémie, style », *PhiN*, *Philologie im Netz*, 51, http://web.fu-berlin.de/phin/

GÉRARD Christophe (2011), « Le sens du mot lumière chez L. Gaspar. De l'idiolecte aux styles individuels — théorie et méthode », in Laurence Bougault et Judith Wulf (dir.), *Lorand Gaspar et la langue*, Édition Styl-m.

GÉRARD Christophe / LACOSTE Charlotte (2017), « La création lexicale dans les écrits de combattants de la Grande Guerre. L'approche dictionnairique de la néologie mise à l'épreuve. », in O. Roynette, G. Siouffi, A. Steuckardt, *La langue sous le feu*, *Mots, textes, discours de la Grande Guerre*, PUR, p. 175-194.

GÉRARD Christophe et al. (2017), « Le Logoscope : observatoire des innovations lexicales en français contemporain », in Joaquín García Palacios, Goedele de Sterck, Daniel Linder, Jesús Torre del Rey, Miguel Sánchez Ibanez et Nava Maroto García. *La neología en las lenguas románicas: recursos, estrategias y nuevas orientaciones*, Peter Lang.

GÉRARD Christophe / TODIRASCU Amalia (à paraître), « Innovation lexicale et genres de discours. L'exemple du domaine journalistique », in C. Gérard / J. Glikman, *La linguistique des genres en question*, revue *Linx* [en ligne], http://linx.revues.org/.

GROSSE Ernst-Ulrich (2001), « Évolution et typologie des genres journalistiques », *Semen* [En ligne], 13, consulté le 17 octobre 2017. URL : http://semen.revues.org/2615

GUERRERO RAMOS Gloria / PÉREZ LAGOS Fernando (2009), « La composición culta y la neología de la prensa escrita », *Investigaciones en neología. Codificación y creatividad en lenguas romances*, 12, p. 65-81.

JEON Mi-Yeon et BRISSET Annie (2006), « La notion de culture dans les manuels de traduction : Domaines allemand, anglais, coréen et français », *Meta* 512, p. 389-409.

KABATEK Johannes (2015), « Genre textuel et traditions discursives », in Christophe Gérard / Régis Missire (éd.). *Eugenio Coseriu aujourd'hui, Linguistique et philosophie du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 195-206.

KOCH Peter / OESTERREICHER Wulf (2001), « Langage oral et langage écrit », dans *Lexikon der romanistischen Linguistik* 1, 2, Niemeyer, Tübingen, p. 584-627.

KOCH Peter (1997), « Diskurstraditionen: zu ihrem sprachtheoretischen Status und ihrer Dynamik », in B. Frank et alii (éd.), *Gattungen mittelalterlicher Schriftlichkeit*, Tübingen, p. 43-79.

KOCH Peter (2015), « Disparition lexicale, variétés linguistiques et traditions discursives », in Claire Badiou-Monferran et Thomas Verjans (éd.), *Disparitions. Contributions à l'étude du changement linguistique*, H. Champion, coll. « Linguistique historique ».

LEE David (2001), « Genres, registers, text types, domains and styles: Clarifying the concepts and nevigating a path through the BNC jungle », *Language Learning and Technology*, vol. 5, n°3, p. 37-72.

MALRIEU Denise / RASTIER François (2001), « Genres et variations morphosyntaxiques », *Traitements automatiques du langage*, vol. 42, 2, p. 548-577. http://www.revue-texto.net/Inedits/Malrieu_Rastier/Malrieu-Rastier_Genres.html

MAKRI Julie (2010), « Panorama général de la néologie espagnole actuelle : distribution des procédés de création lexicale dans le cadre du renouvellement de la langue », *Neologica : Revue internationale de la néologie*, n°4, Paris, Garnier, p.185-202.

PINCEMIN Bénédicte (2012), « Hétérogénéité des corpus et textométrie », *Langages*, n°187, p. 13-26.

PLAG Ingo, DALTON-PUFFER Cristiane, BAAYEN R. Harald (1999a), « Productivity and register. », *English Language and Linguistics*, 3, p. 209-228.

PLAG Ingo, DALTON-PUFFER Cristiane, BAAYEN R. Harald (1999b), « Morphological productivity across speech and writing. », *Journal of English Language and Linguistics*, 3, p. 209-228.

PORTILLO Verónica (2010), « La notion de genre en Sciences du Langage », [En ligne], Volume XV, n°2 (2010), URL : http://www.revue-texto.net/index.php?id=2577.

RASTIER François (2001), *Arts et sciences du texte*, PUF, Paris.

REBOLLAR Patrick (1993), « Simonesque, sur quelques adjectifs dans l'oeuvre de Claude

Simon », *Le Texte, un objet d'études interdisciplinaires /Mélanges offerts à Véronique Huynh-Armanet,* Saint-Denis, p. 191-215.

SÄILY T. / SUOMELA J. (2009), « Comparing type counts: The case of women, men and -ity in early English letters. », in A. Renouf et A. Kehoe (eds.), *Corpus Linguistics: Refinements and Reassessments*, Amsterdam, Rodopi, p. 87-109.

ŠTEKKAUER Pavol (1998), *An Onomasiological Theory of English Word-Formation*. Amsterdam, Benjamins.

TEN HACKEN Pius / PANOCOVÁ Renáta (2013), « The Use of Corpora in Word Formation Research », *Corela* [En ligne], HS-13, mis en ligne le 07 janvier 2014, consulté le 01 octobre 2016. URL : http:// corela.revues.org/3018

VANHOUDHEUSDEN Romain (2014), « La création lexicale d'origine métaphorique dans le discours journalistique sportif », *Lexis* [Online], 8, URL : http://lexis.revues.org/273

VILCU Dina (2015), « Subjectivité et objectivité dans la pensée de Coseriu », dans C. Gérard et Régis Missire (éd.), *E. Coseriu aujourd'hui,* Limoges, Lambert-Lucas.

Résumé anglais :

Despite the progess made over the last twenty years, the study of lexical productivity remains thorny because of definitional but also methodological difficulties, especially concerning the discursiv variation of productivity. Thus, this paper examines the descriptive categories essential to the study of productivity (author, genre, style, register, etc.) in order to promote a more critical and precise methodology in this research field.

Mots-clés : productivity, affixe, variation, discourse, methodology, genre, style, register.